

L'édification linguistique en Urss et la destinée de la langue tchéchène

Irina Kokochkina, Elena Simonato

◇ eSamizdat 2005 (III) 2–3, pp. 273–280 ◇

LANGUE tchéchène ou langue tchéchène-ingouche? Communauté tchéchène ou deux communautés distinctes, tchéchène et ingouche? L'actuelle coexistence des deux noms de langue mérite un détour historique lors duquel nous examinerons les facteurs qui sont à l'origine de cette dénomination. Nous allons revoir quelques points de vue sur le tchéchène, développés au XX^e siècle comme points de départ de la réflexion sur la destinée des Tchéchènes dans le cadre de l'édification linguistique en Urss. Nous allons voir quels étaient les enjeux dans la nomination de cet idiome.

INTRODUCTION. TCHÉCHÈNE ET INGOUCHE : UNE OU DEUX LANGUES ?

On imagine aisément que si l'on posait aujourd'hui la question à un Tchéchène de savoir s'il parle la "langue tchéchène" ou "le dialecte tchéchène de la langue tchéchène-ingouche", il se sentirait offensé de voir que l'on met en doute le statut de sa "langue". En effet, contrairement aux sites web francophones, par exemple, unanimes dans le terme de "langue tchéchène-ingouche"¹, les sites tchéchènes proclament que le tchéchène est une langue à part, différente de l'ingouche². Voici un exemple type de l'argumentation de ceux qui défendent ce point de vue : "Le tchéchène et l'ingouche ont conservé leur communauté historique dans une telle mesure que les locuteurs des deux langues peuvent se comprendre. Mais il existe des différences considérables entre ces langues (en ce qui concerne la phonétique, la grammaire et le lexique), ce qui permet de les considérer comme des langues indépendantes et non comme des dialectes d'une même

langue"³. Notons au passage que les critères de distinction sont passés sous silence. L'auteur précise toutefois que la langue littéraire tchéchène est "apparue" uniquement après la révolution d'octobre 1917. Ce qui intrigue dès le début : Comment une langue peut-elle "apparaître" en 1917 tout en ayant existé depuis la nuit des temps? Sauf si l'on accepte que l'auteur parle de la langue dans sa forme littéraire ; or, comme nous allons le voir, ce n'est que dans les années 1920 que le tchéchène a été doté d'un alphabet.

Les renseignements historiques que nous possédons ne nous permettent pas de trancher sur la question de savoir si les Tchéchènes et les Ingouches constituent une seule communauté linguistique ou deux communautés distinctes. Ainsi, selon R. Caratini, les Tchéchènes sont considérés comme les descendants de tribus caucasiennes autochtones refoulées dans les montagnes par les Alains⁴. Il s'agissait d'éleveurs nomades, longtemps soumis aux princes kabardes. Les premières informations sur les Tchéchènes datent du XVIII^e siècle, époque où ils sont devenus indépendants. Le nom de "Tchéchènes" aurait été donné par les Russes à l'ensemble des tribus *Naxčo*, selon le nom d'un village de la région (l'aoul Čečen) ; et le nom d'"Ingouches" aurait été donné par les Russes à une des tribus tchéchènes⁵.

L'opinion des spécialistes nous permettra de jeter une lumière sur le problème épineux du statut du tchéchène. Nous allons d'abord passer en revue les différents points de vue formulés avant l'édification linguistique afin de nous consacrer par la suite au statut du tchéchène lors de la création et de l'unification des alphabets.

¹ Liste des langues du Musée des langues du monde et des cultures méditerranéennes, <http://trans-science.cybernetique.info/fr/lg200.htm>, p.3; et aussi par l'Organisation des minorités européennes, eurominority.org.

² Voir par exemple "Čečency, etničeskij portret", <http://www.alexbelousov.boom.ru/4geno/in3.htm>.

³ V.A. Zagorul'ko, "Dlja stranstvjuščich i putešestvjuščich po Severnomu Kavkazku", http://artofwar.ru/z/zagorul'ko_w_a/text_0050.shtml.

⁴ Peuple de la Mer Caspienne qui envahit l'Europe occidentale avec les Vandales.

⁵ R. Caratini, *Dictionnaire des nationalités et des minorités de l'ex-Urss*, Paris 1990, p. 184.

I. LE STATUT DU TCHÉTCHÈNE AVANT L'ÉDIFICATION LINGUISTIQUE

On pourrait dire que, de façon générale, dans les études parues avant l'édification linguistique il est question du peuple tchétchène plutôt que de la langue. Conformément au recensement de la population effectué en 1920 par la Commission pour l'étude de la composition ethnique de l'Urss auprès de l'Académie des Sciences⁶, les Tchéchènes (*Naxče, Naxčii, Naxčoy* dans d'autres sources) étaient au nombre de 181.000⁷. Ils peuplaient essentiellement la région autonome de la Tchétchénie, ainsi que les hauteurs d'Alazan'. Zarubin, chargé d'éditer les actes de la Commission, précise qu'ils "parlent la langue tchétchène et ses dialectes". Les Tchéchènes sont distingués des Ingouches. En parlant des Ingouches (*Galga, Kisty* dans d'autres sources), Zarubin avance le nombre de 58.000. Il ajoute qu'ils parlent la langue ingouche, appartenant au groupe tchétchène. Zarubin considère que les Tchéchènes et les Ingouches constituent deux peuples différents. Or ce point de vue ne semble pas être unanimement partagé.

N.Ja. Marr (1865–1935), dont le nom fait autorité dans le domaine de la caucasologie, en donne en effet une version différente. Dans son étude intitulée *Composition tribale de la population du Caucase*, il parle des "Tchéchènes représentés par les Naxčo et les Ingouches (Tchéchènes du Nord)"⁸ et de ceux du Sud, les (Tuš)⁹. Dans le tableau qui présente la population du Caucase "selon les nationalités ou selon l'autodétermination historico-culturelle", le chercheur mentionne à nouveau le "peuple tchétchène", incluant selon lui les Naxčo et les Ingouches¹⁰. Pour N. Ja. Marr, à la différence de Zarubin, il s'agit d'un seul peuple. Or, aucun des deux au-

teurs ne propose de critères permettant de distinguer les langues tchétchène et ingouche. C'est un autre auteur, N. Troubetzkoy, qui va s'y consacrer.

D'après le prince N. Troubetzkoy¹¹, philologue et spécialiste des langues caucasiennes, "le sous-groupe tchétchène" fait partie du groupe de langues qu'il appelle "tchétchénolezguiennes" (*nakh-daghestanaises* dans la terminologie actuelle). Il comprend :

1. le *čėčen* proprement dit ;
2. le *bac* (ou *t'us*) ;
3. l'*inguš*.

Troubetzkoy n'explique pas ici quels sont ses critères de distinction entre la langue et le dialecte¹². Mais il y revient dans un autre article en proposant des critères grammaticaux qui prouvent le besoin de distinguer trois langues à l'intérieur du sous-groupe tchétchène. Il s'agit du nombre de genres grammaticaux, de la déclinaison et de la conjugaison des verbes. De plus, dans la phonétique du tchétchène, il dégage des modifications historiques des consonnes suite à l'influence des lois phonétiques¹³. Grâce à cela, il parvient à distinguer le tchétchène comme langue à part entière par rapport aux deux autres langues du même sous-groupe.

Il est vrai que, d'une manière générale, le recours aux critères grammaticaux constitue une démarche utilisée couramment au début du XX^e siècle pour séparer les langues et les dialectes. Or, en Urss, le travail de terrain, première étape de l'édification linguistique, montrera bien vite leurs limites. Ainsi, en analysant les différentes classifications des langues de Sibérie, Suxotin, un des leaders de ce mouvement, montre que les classifications dressées par l'académicien A.N. Samojlovič (1880–1938) et par F.E. Korš (1843–1915) aboutissent à des résultats différents en fonction des critères retenus par les deux chercheurs¹⁴.

⁶ *Spisok narodnostej Sojuza Sovetskich Socialističeskich respublik* [Akademija Nauk. Trudy Komissii po izučeniju plemennogo sostava naselenija SSSR i sopredel'nyh stran, XIII], publié par I.I. Zarubin, Leningrad 1927, p. 16.

⁷ N.F. Jakovlev donne le nombre de 296.000 de tchéchènes par la langue, en précisant que les données recueillies par Zarubin, Marr et celles publiées en 1926 sont très contradictoires, N.F. Jakovlev, *Jazyki i narody Kavkaza. Kratkij obzor i klassifikacija*, Tiflis 1930, p. 37.

⁸ N.Ja. Marr, *Plemennoj sostav naselenija Kavkaza. Klassifikacija narodov Kavkaza (nabočij prospekt)*, [Akademija Nauk. Trudy Komissii po izučeniju plemennogo sostava naselenija SSSR i sopredel'nyh stran, III], Petrograd 1920, p.p. 32, 45.

⁹ Voir le tableau de la "Composition tribale de la population autochtone du Caucase du point de vue territorial".

¹⁰ N.Ja. Marr, *Plemennoj sostav*, op. cit., p. 52.

¹¹ Le prince Troubetzkoy est l'auteur de l'article sur les langues caucasiennes septentrionales dans l'encyclopédie *Les langues du monde* éditée par A. Meillet et M. Cohen, voir N.S. Troubetzkoy, "Langues caucasiennes septentrionales", *Les langues du monde*, publié par A. Meillet, M. Cohen, Paris 1924, pp. 327–342.

¹² Idem, "Les consonnes latérales des langues caucasiennes-septentrionales", *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1923 (XXIII), pp. 184 – 204.

¹³ Idem, "Langues", op. cit., p. 331.

¹⁴ Voir A.M. Suxotin, "K probleme nacional'no-lingvističeskogo rajonirovanija v Južnoj Sibiri", *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, 1931 (VII–VIII), pp. 93–108.

En somme, on se rend compte qu'avant l'édification linguistique en Urss, il n'existe pas de critères linguistiques permettant de distinguer une langue d'un dialecte et de trancher le problème du statut du tchéchène. Ce problème sera, en revanche, au centre de l'attention des linguistes impliqués dans ce processus.

II. LE TCHÉTCHÈNE À L'ÉPOQUE DE L'ÉDIFICATION LINGUISTIQUE

A. *La création des alphabets*

Avec l'instauration du pouvoir soviétique en 1917, le gouvernement bolchevique élabore progressivement un programme d'action complet visant à l'"édification culturelle" (*kul'turnoe stroitel'stvo*), qui s'inscrit dans un vaste plan de transformation du pays et de la société. Le travail réalisé dans le domaine de l'"édification linguistique" (*jazykovoje stroitel'stvo*) est énorme. On peut résumer ses grandes lignes comme suit :

- choix du système d'écriture (l'alphabet latin) ;
- création d'alphabets à base latine ;
- unification des alphabets.

Le tchéchène et l'ingouche seront directement concernés par ce processus. Au moyen d'une approche critique de l'idée reçue selon laquelle la politique linguistique dans l'Urss, "empire des nations", dirigée depuis Moscou et guidée par un principe visait à diviser les peuples pour établir ensuite la domination de la langue russe, nous allons montrer que l'édification linguistique menée dans les années 1920–1930 par les cadres et l'intelligentsia locaux contribua à un essor exceptionnel du tchéchène et de l'ingouche.

De même que d'autres langues caucasiennes, les deux langues seront au centre des travaux des linguistes. Les caucalogues de Moscou et de Leningrad mettent à profit leur connaissance des principes de description "phonologique" des langues comme base de l'élaboration des alphabets. Mais ce sont les jeunes linguistes locaux, formés dans les deux capitales, qui mettent en œuvre ce travail grandiose¹⁵.

Pour répondre à la forte demande de cadres qualifiés, l'Institut des Etudes Orientales fonde en 1922 à Moscou une "Section des langues du Caucase septentrional", dont le but est de décrire ces langues en vue de l'élaboration des alphabets. La Section organise des expéditions dans différentes régions du Caucase septentrional. En même temps, plusieurs étudiants représentant différentes ethnies du Caucase septentrional, sont invités à Moscou, où, tout en poursuivant leurs études, ils servent d'informateurs aux linguistes de la Section qui étudient leur langue maternelle.

L'édification linguistique se déroule sous l'égide de N.F. Jakovlev. A cette époque, c'est une des figures de proue du mouvement pour l'élaboration d'alphabets pour les langues de l'Union Soviétique. Lorsque Jakovlev et ses collègues caucalogues, L. Žirkov (1865–1963) à Moscou et A.I. Genko (1896–1941) à Petrograd¹⁶, se mettent au travail, les méthodes d'investigation sont loin d'être au point et les défis du travail de terrain sont énormes. Une des difficultés de cette "linguistique de terrain" concerne le recueil de données. Dans les montagnes et les précipices infranchissables du Caucase, à pied ou à dos d'âne, les instruments fragiles des phonéticiens sont intransportables ; mais ce n'est qu'une difficulté matérielle. La deuxième difficulté est bien plus importante : après avoir recueilli les données sur la phonétique des langues du Caucase,

en train de se cristalliser avant la Révolution : M.G. Smith, "The Eurasian Imperative in Early Soviet language Planning : Russian Linguists at the Service of the Nationalities", *Beyond sovietology, Essays in Politics and History*, a cura di S. Gross Solomon, New York-London 1993, pp. 159–191 ; O. Roy, *The New Central Asia : The Creation of Nations*, London 2000 ; P.G. Geiss, *Nationenwerdung in Mittelasien* [European University Studies, XXXI, 269], Frankfurt am Main 1995 ; A.L. Edgar, "Olivier Roy, The New Central Asia : The Creation of Nations ; Paul Georg Geiss, Nationenwerdung in Mittelasien", *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, 2002 (III), 1, pp. 182–190. Notre propre recherche se fonde sur les matériaux provenant des Archives de l'Institut des Etudes Orientales, Saint-Petersbourg, *Fond 152, registre 1a, doc. N 348 : Materialy ob učastii Instituta Vostokovedenija v rabote po novomu alfavitu (Postanovlenie Soveta nacional'nostej CIK SSSR, plany, izdatel'skij plan, protokoly naučnogo Soveta VCK NA, perepiska po latinizacii)*, 15/III 1934 - 16/X 1936.

¹⁶ Voici les noms de quelques autres linguistes qui ont participé aux recherches de terrain sur les langues du Caucase septentrional : U. Aliev, D. Ašxamaf, X. Jandarov, U. Mal'sagov. Pour plus de détails sur ce travail, voir A. Xadžiev, "Latinizacija i unifikacija gorskix alfavitov na Severnom Kavkaze", A. Xadžiev, N.F. Jakovlev, M.V. Beljaev, *Kul'tura i pis'mennost' gorskix narodov Severnogo Kavkaza*, Vladikavkaz 1930, pp. 5–20, qui donne de plus un précis de l'histoire de l'étude des langues et dialectes caucasiens en Urss après la Révolution.

¹⁵ La thèse selon laquelle les linguistes soviétiques étaient les "inventeurs" des langues (à partir d'un continuum dialectal) est remise en question actuellement. Les recherches récentes prouvent (aussi bien par rapport au Caucase qu'à l'Asie Centrale) que les intellectuels locaux avaient déjà commencé à développer des alphabets pour leurs idiomes qu'ils considéraient comme langues à part entière, et que des identités nationales fondées sur les différences de mode de vie et de langue étaient

il faut les interpréter. A ce niveau, les deux textes fondamentaux de Jakovlev sont les *Tables de la phonétique du kabarde* (1923) et “Une formule mathématique pour l’élaboration de l’alphabet” (1928). Il y explique les principes qui régissent l’élaboration des alphabets à base latine pour les peuples du Caucase Nord.

Le nom de Jakovlev est particulièrement important pour le sujet qui nous intéresse ici, à savoir le tchéchéne et l’ingouche. Il y consacre plusieurs pages dans son livre *Langues et peuples du Caucase* (1930), qui résume les résultats de ses recherches. Jakovlev fait figurer le tchéchéne parmi un groupe composé de trois langues et comprenant aussi l’ingouche et le tuš, auxquelles il fait correspondre un peuple. Ainsi, le tchéchéne est la langue du peuple qui s’appelle lui-même “Nokhcuo” (“Nokhcij” au pl.), et qui habite à l’est des Ingouches et à l’est du Daghestan sur le plateau et en plaine au Sud du Terek. Ensuite, l’ingouche (“Galgaj”) est la langue du peuple qui habite sur les versants septentrionaux du Caucase sur la rive droite du Terek et sur la plaine voisine de Nazran’. Enfin, le tuš (*cova-tušskij*, ou *bacbijskij*) est parlé par le peuple “Bacbij”¹⁷. D’après Jakovlev, il s’agit de langues “étroitement apparentées” (voir plus bas à propos de ce terme). Pour cette raison, et étant donné qu’à cette époque il n’existait pas encore de terme commun pour désigner ce groupe de langues, il propose le terme “veinach”, employé par les peuples tchéchéne et ingouche pour se différencier des voisins¹⁸ et signifiant “notre peuple”. Le chercheur insiste sur l’importance de ce terme à l’époque de l’édification linguistique.

En se consacrant à l’histoire du tchéchéne et de l’ingouche, Jakovlev fait remarquer qu’il s’agit de deux langues et cultures qui se sont développées en parallèle depuis le IX^e siècle sur ce territoire : “Il n’existe pas de grande différence dans l’origine de ces deux peuples, précise-t-il : du point de vue de leurs ancêtres, deux

ethnies se sont formées à partir des mêmes éléments ethniques qui formèrent des centres culturels différents dans cette région du Caucase”¹⁹. De plus, la culture ingouche est héritière de la culture géorgienne, qui connaît son essor au XIV^e–XV^e siècle. Elle est surtout répandue en montagne. De ce fait, la population montagnarde tchéchéne parle des dialectes plus proches de l’ingouche que du tchéchéne proprement dit. Jakovlev ajoute que les parlers de la langue ingouche, assez uniformes, sont répandus aussi bien sur le plateau qu’en plaine.

Dans les plaines, c’est le contraire, où le tchéchéne est essentiellement répandu, constate Jakovlev. En tant que langue d’une région plus avancée, agricole, il pénètre dans l’Ingouchie, région assez arriérée avec son élevage traditionnel. Le centre culturel (soit le centre d’influence linguistique), conclue-t-il, qui se trouvait jusqu’il y a peu dans les montagnes ingouches, est alors en train de se déplacer vers la plaine tchéchéne. Jakovlev cite à ce propos un fait intéressant caractérisant cette situation de diglossie qui s’est formée dans les années 1920 : les Ingouches ne chantent plus de chansons dans leur langue maternelle et les remplacent par des chansons tchéchénes²⁰. “On ne peut chanter qu’en tchéchéne”, voici leur réponse. La langue des chansons se transforme ainsi en une sorte de langue littéraire commune à l’état embryonnaire.

Les observations de Jakovlev permettent de se faire une idée du poids respectif des langues ingouche et tchéchéne dans la région dans les années 1920, à l’époque de l’édification linguistique. Une question qui surgit de façon naturelle est la suivante : quels sont les arguments qu’emploie Jakovlev pour distinguer ces langues ? Pour y répondre, considérons les critères généraux qu’il proposera en 1928 pour distinguer une langue d’un dialecte, qui seront également appliqués dans le cas concret de l’ingouche et du tchéchéne. Les critères en question sont au nombre de deux : c’est d’une part la différence des systèmes de sons (“système phonologique” en termes modernes)²¹ et de l’autre, la

¹⁷ N.F. Jakovlev, *Jazyki*, op. cit., pp. 20–21. En ce qui concerne ce peuple, Jakovlev précise que les Tuš sont des descendants des émigrés qui s’étaient déplacés sur le versant sud de la cordillère du Caucase depuis les villages montagnards tchéchéne-ingouches. C’est la version suggérée par les Tchéchénes eux-mêmes.

¹⁸ Actuellement les sites web tchéchénes présentent ce terme comme se référant depuis toujours uniquement aux Tchéchénes, en excluant les Ingouches, et en revendiquent l’ancienneté, attestée dans les sources turques, et donc l’ancienneté des Tchéchénes comme peuple. Voir par exemple “Čečency : etničeskij portret”, op. cit.

¹⁹ N.F. Jakovlev, *Jazyki*, op. cit., p. 23.

²⁰ Ivi, p. 21.

²¹ Il est nécessaire d’expliquer que la terminologie son/phonème n’est pas définitive chez Jakovlev, et le terme de “son”, ou encore “son indépendant - phonème” qu’il emploie notamment dans les textes adressés au large public renvoie à “phonème”. Voir Ivi, p. 25.

compréhension ou l'absence de compréhension entre les locuteurs. On remarquera que le premier critère est de nature purement linguistique alors que le second est de nature sociolinguistique.

En général, je me tiens au principe méthodologique suivant dans la division en langues et dialectes. Si deux locuteurs de deux dialectes *se comprennent* sans difficultés et sans recourir à une troisième langue, nous avons affaire (s'il y a *différence de systèmes des sons* employés par les locuteurs en question) à deux dialectes différents d'une seule et même langue. Si, au contraire, deux locuteurs ne se comprennent pas en recourant chacun à son dialecte maternel, nous devons rapporter ces dialectes à deux langues différentes. Il peut cependant exister une autre situation intermédiaire, lorsque les locuteurs de langue maternelle se comprennent en partie. Dans ce cas, que la science définissait autrefois comme deux dialectes (par exemple, grand russe et ukrainien), je propose de recourir à un terme plus convenable et de qualifier ces deux dialectes de "dialectes de deux langues étroitement apparentées"²².

Cette citation laisse conclure que, pour Jakovlev, la compréhension est fonction du degré de *parenté* entre les langues. Pour lui, il y a des langues "étroitement apparentées", dont les locuteurs peuvent en partie se comprendre, et, avec un peu d'expérience, la compréhension devient de plus en plus facile²³. Il cite comme exemple le cas du grand-russe et de l'ukrainien, ou, parmi les langues caucasiennes, du tchéchéne et de l'ingouche.

Nous avons tenu à analyser ici les travaux de Jakovlev car il est parmi les premiers à se pencher sur le cas du tchéchéne et de l'ingouche. Par ailleurs, son travail s'appuie sur une série de critères conformément auxquels le tchéchéne et l'ingouche constituent un cas à part. Ce constat se révélera de grande importance lors de l'élaboration des alphabets pour les dites langues.

B. Un ou deux alphabets pour le tchéchéne et l'ingouche ?

La création de l'alphabet pour le tchéchéne et l'ingouche marque une nouvelle étape dans l'histoire de ces langues. Contrairement à l'idée reçue selon laquelle l'élaboration des alphabets pour les peuples du

Caucase (et de l'Asie Centrale) aurait été dictée par la nécessité de suivre les frontières politiques, les recherches récentes permettent d'affirmer que le principe qui guide l'élaboration des alphabets consiste à créer un *alphabet* pour une *langue* (pour un système phonologique). Une remarque très importante s'impose ici. En essayant de créer un alphabet pour une "langue", Jakovlev et ses collègues linguistes sont conscients du fait que les locuteurs d'une langue ne sont pas toujours réunis dans une région autonome, que les communautés parlantes réunies par une langue ne correspondent pas forcément aux limites politiques et administratives. Un cas spectaculaire est celui des Kabardes, proches voisins des Tchéchénes : disséminés dans quatre formations autonomes, ils ont néanmoins été dotés d'un alphabet reflétant le système phonologique de leur langue. Le cas du tchéchéne et de l'ingouche est aussi très révélateur. En effet, les locuteurs de ces deux langues ont d'abord constitué deux régions autonomes (Tchéchénes en 1922, Ingouches en 1924), qui ont été réunies en 1936 en une seule Rssa²⁴ de Tchéchéno-Ingouchie.

Dans le cadre de l'édification linguistique, divers alphabets sont proposés pour l'ingouche et le tchéchéne avec, comme critère de base, le respect du rapport graphème-phonème²⁵. Conformément au principe "à une langue – un alphabet" (dont il a déjà été question ci-dessus), le tchéchéne sera doté de son propre alphabet et l'ingouche du sien. En 1925, lors de la Deuxième conférence sur l'instruction des peuples du Caucase Nord, que le passage des Ingouches et des Tchéchénes aux nouveaux alphabets à base latine sera ratifié. On remarquera que les principaux responsables de cette décision ce sont une fois de plus les cadres locaux et de l'intelligentsia nationale.

Les nouveaux alphabets gagnent peu à peu du terrain. Le sort du tchéchéne et de l'ingouche est conforme à celui des autres langues caucasiennes septentrionales. En 1926, le Comité Central Fédéral du Nou-

²⁴ République Autonome Soviétique Socialiste.

²⁵ Parmi les nombreux projets proposés pour le tchéchéne, on évoque souvent celui proposé en 1920 par Z. Mal'sagov, un intellectuel ingouche. L'erreur générale consiste à le considérer comme le créateur de l'alphabet tchéchéne à base latine. Or en réalité, le projet proposé par ce linguiste, n'est qu'une proposition parmi tant d'autres.

²² N.F. Jakovlev, "Kratkij obzor čerkesskich (adygejskich) narečij i jazykov", *Zapiski Severo-Kavkazskogo kraevedčeskogo NII* [Naučno-issledovatel'skogo Instituta], 1928 (I), p. 117.

²³ Idem, *Jazyki*, op. cit., p. 48.

vel Alphabet²⁶ (l'organisme gouvernemental qui régit l'élaboration des alphabets), crée le Comité régional du Caucase Nord. Son activité consiste justement en la préparation du travail visant essentiellement à faire passer les éditions en langues montagnardes et l'administration aux nouveaux alphabets²⁷. Cette institutionnalisation du mouvement attire une importante aide financière : en effet, si, avant 1926, le travail du *likbez*²⁸ ne donne aucun résultat, c'est en raison du manque de moyens financiers. Mais à partir du mois de mai 1926, dans les écoles de 1^{er} et parfois de 2^e degré, la langue maternelle est enseignée en nouvel alphabet. Au terme de la campagne de lutte contre l'analphabétisme, deux journaux sont fondés, l'un en Tchétchénie, le *Serlo*, et l'autre, en Ingouchie (*Serdalo*), qui, curieusement, servent aussi de manuels de langue locale²⁹.

C. L'unification des alphabets des peuples du Caucase. Réflexions sur la destinée du tchéchéne

L'initiative d'unifier les alphabets constitue le projet phare dans l'édification linguistique. Le tchéchéne en sera directement concerné. L'idée de concorder les systèmes graphiques des peuples de l'Union³⁰ appartient à Jakovlev. C'est lui qui, dans son intervention au Premier Congrès Turcologique en 1926, en faisant un pronostic du développement futur de l'écriture nationale, y a insisté expressément. Le I^{er} Plénum du Vcknta (1927) a donné le coup d'envoi officiel de cette unification³¹.

L'unification consiste en l'élaboration d'un alphabet unifié, d'abord pour les langues turques, étendu par la suite à toutes les langues de l'Union à quelques excep-

tions près. Baptisé "Nouvel Alphabet Turc" (Nta), son principe de base pourrait être formulé comme suit : les sons analogues dans différentes langues sont désignés par les mêmes lettres. Pour les sons ne possédant pas de parallèle dans les autres langues, on utilise des graphèmes particuliers dits "lettres auxiliaires". Ainsi, l'alphabet unifié se compose d'abord d'un répertoire commun de lettres (au nombre de 33) ayant partout la même signification sonore, et ensuite de lettres auxiliaires pour chaque alphabet servant à représenter les rares sons qui existent seulement dans quelques langues (au nombre de 58)³².

Le sens pratique de ce projet (aux yeux des membres du Comité Central Fédéral du Nouvel Alphabet) pourrait être défini ainsi : l'alphabet unifié doit faciliter la communication entre les locuteurs des différentes langues et contribuer, dans un futur plus ou moins éloigné, au rapprochement des peuples qui parlent ces langues³³. La question de l'unification est à l'ordre du jour du Quatrième Plénum en 1930, date où le mouvement atteint son apogée. L'importance de ce projet, prétend-on, est capitale, que ce soit pour les peuples proches ou éloignés géographiquement. Lorsqu'il s'agit de peuples proches dont la production littéraire est utilisée réciproquement, surtout dans les cas où une partie de ces langues représente les peuples de culture et une autre, les peuples arriérés, et qu'alors il devient avantageux et utile pour ces derniers de se servir pour un certaine période de temps, de la langue en langues proches, voisines, – alors, bien entendu, l'unification acquiert dans ces cas précis une signification culturelle tout à fait actuelle³⁴. En revanche, l'unification des alphabets entre les langues lointaines qui ne sont pas utilisées ensemble possède avant tout une signification purement économique et technique.

Selon Jakovlev, les langues apparentées du Caucase, dont le tchéchéne et l'ingouche, sont parmi les premières à être concernées par l'unification, d'abord par groupes de langues. Il qualifie de "régionale" ce

²⁶ Unique dans son genre, l'organe spécifiquement dédié à diriger le travail sur l'élaboration des alphabets à base latine, le Comité Central du Nouvel Alphabet Turc (Vcknta), renommé ensuite Comité Central du Nouvel Alphabet (Vckna), est créé sur la proposition du I^{er} Congrès Turcologique (Bakou, 1926), événement phare qui marque le début du processus de la latinisation des alphabets.

²⁷ Ju. Nazirov, "Provedenie novogo tjurkskogo alfavita v SSSR i bližajšie perspektivy", *KPV* [Kul'tura i pis'mennost' Vostoka], 1928 (I), 1928, pp. 11–31.

²⁸ Lutte contre l'analphabétisme.

²⁹ Ivi, p. 28 ; voir également *Stenografičeskij otčet Vtorogo Plenuma Vsesojuznogo Central'nogo Komiteta Novogo Alfavita, zasedavšego v Taškente ot 7 po 12 janvarja 1928 goda*, Baku 1929, p. 135.

³⁰ *Pervyj Vsesojuznyj Tjurkologičeskij s'ezd. Stenografičeskij otčet*, Baku 1926, p. 319.

³¹ Le sujet mériterait plus d'un article à lui tout seul. Nous nous limiterons à présenter en quelques paragraphes les grandes lignes des réflexions de Jakovlev.

³² En 1932, N.F. Jakovlev aspire à ramener le nombre total de lettres à 77.

³³ Voir notamment le discours de Jakovlev au III^e Plénum, *Stenografičeskij otčet III-ego Plenuma Central'nogo Komiteta Novogo Tjurkskogo Alfavita, zasedavšego v Kazani ot 18-go po 23-e dekabnja 1928 goda*, Kazan' 1929, p. 83.

³⁴ *Stenografičeskij otčet Četvertogo Plenuma Central'nogo Komiteta Novogo Alfavita, proischodišego v gor. Alma-Ata 6 maja–13 maja 1930 g.*, Moskva 1931, p. 196.

type d'unification, car elle concerne les alphabets suivants : alphabets tchéchtène et ingouche, ainsi que l'alphabet bas-tcherkesse et kabarde, et les alphabets des langues daghestanaises³⁵. L'ordre selon lequel on procède à l'unification des alphabets des langues caucasiennes septentrionales est régi par un double principe : celui de la ressemblance entre les langues d'un côté, et celui du besoin de faciliter la compréhension entre les locuteurs des langues répandues sur les territoires voisins, de l'autre³⁶. Ce second principe rejoint, en réalité, le but principal de Jakovlev et de ses collègues du Comité du Nouvel Alphabet consistant à faciliter la communication entre les peuples de l'Urss en général, et de ceux du Caucase, en particulier.

Mais en pratique, lorsque l'on souhaite appliquer l'unification à l'ingouche et au tchéchtène, de nombreux obstacles théoriques surgissent immédiatement. Au II^e Plénum du Vcknta en 1928, U. Aliev, directeur de l'Institut de géographie du Caucase³⁷ et président du Conseil scientifique du dit Comité, souligne les difficultés de mener l'unification des alphabets auprès des Ingouches, Tchéchtènes, Kabardes et Tcherkesses (autrement dit, peuples non turcs du Caucase) : les phonèmes de leurs langues et leur alphabet ne correspondent pas aux formes principales des langues turques³⁸.

L'unification aura lieu malgré tous les problèmes. La première étape de cette unification des alphabets veinachs³⁹ est franchie aux conférences linguistiques (pour l'ingouche et le tchéchtène) qui se tiennent à Vladikavkaz du 13 au 16 juillet 1926⁴⁰. Un deuxième pas est fait au I^{er} Plénum du Vcknta en 1927, où B.V. Čobanzade (1893–1937), un intellectuel local, prend la parole pour déclarer : “Puisque nos langues ont des sons communs avec ceux de l'ossète, du tchéchtène et d'autres langues du Caucase Nord, nous pouvons unifier nos alphabets avec le leur”⁴¹. Il approuve le principe de l'unification proposé par Jakovlev (et le Conseil scientifique

du Vcknta), consistant à dégager les sons communs des langues concernées et à leur trouver une désignation commune, puis à désigner par des sons spécifiques les sons existant dans un seul ou deux dialectes⁴².

Les intellectuels et cadres locaux tchéchtènes participent activement au travail de l'unification des alphabets. Dans ce but, le Comité régional du Vcknta pour le Caucase Septentrional se voit octroyer en 1928 un statut juridique stable. Le travail pratique prend de l'ampleur grâce à l'afflux d'argent fédéral (accordé par le Vcknta). Les lignes directrices sont les suivantes :

- liquidation de l'analphabétisme ;
- préparation des enseignants locaux ;
- édition de livres en alphabet unifié.

Le pas suivant vers l'unification des alphabets dans le Caucase est fait en 1928, lorsque le III^e Plénum du Vcknta décrète l'unification des alphabets de tous les peuples montagnards afin de parvenir à l'alphabet unifié des montagnards (*edinyj gorskij alfavit*).

Nous entendons sous l'unification de l'écriture des peuples montagnards l'unification des langues (sic!) des peuples *apparentés* du point de vue de leur langue, comme, par exemple, Ingouches et Tchéchtènes, Kabardes et Tcherkesses, et, enfin, ceux du groupe turc réunissant les Karatchaï, les Balkars, les Nogai, d'abord, entre eux et avec l'alphabet turc unifié. A part cela, [...] les diverses désignations des mêmes phonèmes dans les langues apparentées doivent être éliminées par l'établissement des mêmes formes de dessin pour les phonèmes des *tous les peuples montagnards*⁴³.

Le II^e Plénum du Vcknta décide de déléguer au Présidium du Vcknta la tâche de convoquer dans un délai de maximum trois mois une conférence à ce sujet et de fixer un délai pour présenter au Conseil scientifique les matériaux sur l'unification des alphabets⁴⁴. Il faut saisir cette chance unique : les ethnies concernées (Tcherkesses, Adygué, Kabardes, Abkhazes, Tchéchtènes, Ingouches, ethnies du Daghestan) ont adopté l'alphabet latin depuis peu et possèdent encore peu de littérature. Formée sous l'égide de ladite conférence, la Commission pour l'unification, avec Ja-

³⁵ N.F. Jakovlev, “Unifikacija alfavitov dlja gorskich jazykov Severnogo Kavkaza”, *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, 1930 (VI), pp. 44–68.

³⁶ Pour plus de détails, voir U. Mal'sagov, *Kul'turnaja rabota v Čečne i Ingušetii v svjazi s unifikaciej alfavitov*, Vladikavkaz 1930, pp. 3–5.

³⁷ Gorskij kraevedceskij institut.

³⁸ *Stenografičeskij otčet Vtorogo Plenuma*, op. cit., p. 81.

³⁹ Voir ce terme page p. 5.

⁴⁰ *Stenografičeskij otčet Vtorogo Plenuma*, op. cit., p. 50.

⁴¹ *Stenografičeskij otčet Pervogo Plenuma*, op. cit., p. 112.

⁴² *Ivi*, p. 113.

⁴³ U. Aliev, “Polnaja pobeda novogo alfavita na Severnom Kavkaze”, *Janalfif*, 1928, pp. 12–13.

⁴⁴ *Stenografičeskij otčet Vtorogo plenuma*, op. cit., p. 218–219.

kovlev à sa tête, élabore le projet d'alphabet unifié des montagnards⁴⁵. Ce projet⁴⁶, minutieusement élaboré en tenant compte des corrections effectuées dans tous les alphabets particuliers, semble très favorablement accueilli par les membres des Plénums du Comité. Mais ce n'est pas l'opinion des linguistes et des autres délégués qui décident sa destinée.

“L'unification sera utile uniquement à condition d'être appliquée obligatoirement à tous les alphabets”, insiste Jakovlev à chaque plénum. “Ce n'est que dans ce cas qu'elle sera efficace aussi bien du point de vue culturel qu'économique”. Or, dans la réalité, *l'alphabet unifié des montagnards* rencontre des réticences au niveau des Comités locaux du Nouvel Alphabet. En cherchant à perfectionner à chaque nouvelle séance leur propre alphabet, ils proposent des corrections innombrables au projet commun. En fin de compte, l'unification des alphabets se limite dans le Caucase aux frontières de la région du Caucase septentrional, sans toucher aux alphabets des langues daghestanaises. Par ailleurs, l'alphabet unifié des montagnards n'a été employé que pen-

dant une période très courte puisque vers la fin des années 1930 les alphabets à base latine ont été remplacés dans le Caucase septentrional par des alphabets à base russe.

CONCLUSION

Nous avons retracé l'histoire du tchéchéne pendant une période cruciale de son évolution, celle de l'édification linguistique en Urss. Comme nous avons pu le constater, la destinée de cette langue était alors entre les mains des intellectuels locaux. Dans leur travail, deux tendances contradictoires s'observaient. L'une consistait à créer un alphabet spécial pour la langue tchéchéne et l'autre, à unifier les alphabets des langues du Caucase afin de contribuer à l'essor des langues caucasiennes. Compte tenu de ces facteurs, le problème de la dénomination “langue tchéchéne” a toujours été et reste particulièrement complexe. En effet, au delà d'une dimension purement linguistique, terminologique, c'est un problème du statut du tchéchéne.

www.esamizdat.it

⁴⁵ N.F. Jakovlev, *Jazyki i narody Kavkaza. Kratkij obzor i klassifikacija*, Tiflis 1930, p. 54.

⁴⁶ Voir l'histoire plus détaillée de l'élaboration de cet alphabet dans Ivi, p. 43–44, ainsi que les discussions sur ce sujet dans *Stenografičeskij otčet Tretjego plenuma*, op. cit., p. 148.